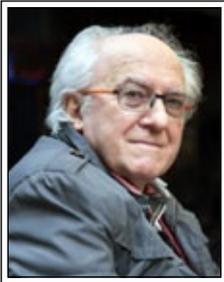

FACETS OF HUMAN EXISTENCE



François LARUELLE

docteur en philosophie, professeur émérite de philosophie générale et contemporaine. Université Paris X – Nanterre (Université Paris Ouest – Nanterre – La Défense). Bâtiment L, 200 avenue de la République, 92001 Paris, France; e-mail: francois.laruelle@free.fr

LES DEUX SOURCES DE L'ÉTHIQUE EN RÉGIME TECHNOLOGIQUE

Le ré-examen des valeurs et du fondement même de l'éthique suit en général de certaines occasions historiques. Les révolutions ou les simples pulsions technologiques et scientifiques suffisent par exemple à l'amorcer. Mais quelle est la causalité spécifique de la science et de la technologie sur l'éthique, par quelle voie passe-t-elle, est-elle simple ou double – voilà le problème crucial que l'on examine ici. Trois présupposés organisent en général la réflexion sur ce sujet:

1. le problème des rapports de l'éthique avec les sciences et les technologies est globalement compris comme celui de l'invention et de la transformation des valeurs existantes dans le sens soit d'une adaptation, soit d'une résistance aux derniers développements technoscientifiques; soit d'une invention éthique, soit d'un retrait ou d'une ascèse face à la pulsion technologique.

2. cette causalité est réciproque et même réversible, elle va de l'éthique sur la science et la technologie autant que de celles-ci sur celle-là.

3. cette causalité est simple du point de vue de la science et de la technologie, qui ont globalement le même effet sur l'éthique. De plus la causalité de l'éthique sur la science et la technologie, comme celle de ces dernières sur l'éthique, sont supposées bien connues et ne pas avoir besoin d'élucidation.

Ces trois présuppositions font système parce qu'elles expriment des invariants philosophiques traditionnels. Elles sont disposées ici de la plus superficielle à la plus déterminante. Leur système doit et peut être critiqué

globalement et il le sera ici sans la moindre concession, leur critique dérivant de l'exposé simultané d'une autre conception d'ensemble des rapports de l'éthique aux sciences et aux technologies, visible surtout à propos de la troisième présupposition qui est la plus fondamentale. Nous limiterons leur système, c'est-à-dire en réalité toute la réflexion philosophique traditionnelle sur ce problème de l'éthique, en proposant, comme plus fondamentale, une autre économie de ces rapports ou une autre distribution.

Cette autre hypothèse, il est possible de la décrire schématiquement ainsi: tandis que, traditionnellement, le partage passe entre l'éthique d'une part, la science et la technologie ensemble d'autre part, on fera passer une ligne de démarcation radicale – plus qu'une simple frontière – entre la science et la technologie: et, de là, à travers l'éthique où elle se réfléchit. D'où l'expression: «les deux sources de l'éthique», ces deux sources hétérogènes étant la science et la technique, dont nous allons, contre la tradition, dissocier les essences, sinon l'existence de fait, limitant ainsi la validité du concept de «techno-science» que l'on se propose d'analyser dans sa constitution interne. Cette hypothèse, avec la critique radicale qu'elle implique de la position philosophique ou encore, comme nous disons, «unitaire», de ces rapports, suppose évidemment une ré-évaluation, à tout le moins une redescription non-épistémologique de l'essence de la science, et qui distingue celle-ci de la philosophie et de la technologie. Le partage le plus originaire ne serait pas celui de la philosophie d'un côté, de la science et de la technologie de l'autre – c'est là le plus reçu, moyennant certains aménagements, adoucissements ou durcissements –, ce serait celui de la science d'un côté, de la philosophie et de la technologie ensemble de l'autre. Cette thèse ne peut découler que d'une nouvelle et non-philosophique description de l'essence de la science, que l'on esquissera pour conclure, et afin de fonder notre critique de la position traditionnelle du problème.

Repartons de la première présupposition. L'éthique et la transformation de l'éthique seraient la même chose et se feraient dans le sens de son adaptation et/ou de sa résistance aux avancées technoscientifiques. Cette interprétation du problème souffre de plusieurs difficultés.

1. C'est une interprétation des rapports de l'éthique et de la technologie qui est elle-même tantôt technologique (adaptation; ajustement; négociation ou résistance supposées relatives); tantôt éthique (résistance absolue de certaines valeurs et de la dimension éthique de l'alté-rité en général à sa négociation dans les stratégies et les effets technologiques). Cette interprétation se dédouble donc en deux sous-interprétations symétriques, qui restent circulaires ou qui font encore système malgré leur hétérogénéité. Elle est donc oscillante, non-fixée, sujette elle-même aux avatars de la technologie et de la sensibilité éthique. Tantôt, et au pire, elle donne dans une interprétation technique de l'éthique et de ses impératifs, dissolvant leur caractère catégorique ou inconditionné dans les séries, voisinages et connexions technologiques. Tantôt, et au mieux, elle affirme le caractère catégorique et absolu, absolument irréductible, de l'éthique comme dimension d'un Autre réel. Toutefois, même activée et soutenue

d'éléments plus radicaux, par exemple judaïques, l'éthique reste du simplement «non-technologique», reste relative aussi ou encore, par la nécessité d'être efficace, à la sphère des moyens et des connexions technologiques. Quoi qu'il en soit de l'une ou l'autre solution, il est décisif de voir que de l'une à l'autre il y a un rapport divisé; une unité hétérogène, mais l'unité d'une co-appartenance et, bien entendu, c'est la même chose, des relations de causalité réciproque qui impliquent une labilité de droit des seuils ou limites assignables à l'éthique comme à la technique.

Or c'est la philosophie et elle seule qui pose ce type de rapport – l'unité divisée ou unitaire –, qui en a la maîtrise et la législation et qui en tire pour elle-même un bénéfice, une plus-value d'autorité. Entre l'éthique d'une part, la technologie et la science d'autre part, il y a le troisième terme de la philosophie. Cela peut paraître un truisme; cela ne le paraîtra plus lorsque nous aurons fondé, directement et sans médiation, l'éthique sur la science plutôt que sur la philosophie et en évitant cette production d'une plus-value d'autorité philosophique. Ainsi le présupposé de cette interprétation, c'est la soumission ultime de l'éthique et de la science aux décisions et aux nécessaires fluctuations des interprétations philosophiques. Il y a une éthique supérieure à l'éthique, une science supérieure à la science – c'est la philosophie, qui entraîne dans sa circularité oscillatoire la rigueur de la science et celle de l'éthique. Ni fondation scientifique rigoureuse, ni affirmation rigoureuse de l'alté-rité, tels sont les deux effets de la philosophie sur l'éthique. La tâche sera donc de réconcilier la fondation scientifique de l'éthique avec l'absolue transcendance de celle-ci, sans passer par la médiation d'une Décision philosophique qui interdirait cette synthèse-là.

2. Cette interprétation traditionnelle considère en particulier la science et l'éthique comme deux termes face à face, supposés donnés et connus, que la pensée peut survoler et agencer à volonté. On se les donne comme des faits historiques et culturels transcendants, et l'on cherche dans la tradition éthique de quoi répondre aux provocations «technoscientifiques». On se donne la science comme un événement socioculturel, historique («l'âge de la science», les «développements technoscientifiques») à penser et à légiférer après-coup. Il en découle une éthique peureuse, réactive ou réactionnelle, «éthique pour notre temps», aussi peu élucidée dans sa possibilité et surtout dans sa réalité que la science elle-même. Ici encore, il faut être radical plutôt que théoriquement prudent, et incriminer globalement la position *philosophique* elle-même du problème. La philosophie – n'importe laquelle, c'est un invariant – ne s'intéresse pas aux termes en présence, mais seulement comme pièces travailleuses nécessaires à sa machine, comme support, appui, force de travail. Elle ne s'intéresse qu'au rapport d'*unité divisée* – diversement divisée – qu'elle met entre eux et dont elle seule a la maîtrise. Éthique et science, chacune de leur côté, tentent de se rendre autonome par rapport aux décisions philosophiques, mais celles-ci les ressaisissent toujours. Une décision philosophique, en général, use de la science, de l'éthique, etc. mais pour leur ajouter un supplément à elle, le supplément du sens, de la vérité et de la valeur

(au sens philosophique de ces mots). Elle ne connaît la science qu'à travers le rapport divisé qu'est une Décision philosophique, donc à travers son rapport circulaire à autre chose, à l'éthique par exemple; et elle ne connaît l'éthique qu'à travers son rapport réciproque à la science. Mais peut-être est-ce elle et elle seule qui thématise comme essentiels ce type de rapport? Ce rapport d'unité divisée à... épuise-t-il l'essence réelle de la science, et celle de l'éthique? Cette mise-sous-tutelle philosophique de la science et de l'éthique fait système avec l'oubli ou la méconnaissance de ce qu'il y a en celles-ci peut-être de propre, de spécifique comme *pensée* ou comme expérience du réel, et que seule une pensée autre que philosophique pourrait élucider en toute rigueur.

Une fois de plus, le problème est le suivant: avant de mettre en rapport science, technologie et éthique, que sont elles chacune en dehors de ces rapports, quelle est leur essence qu'il reste à élucider pour elle-même en tant que, peut-être, elle ne s'épuise pas dans ces relations supposées déjà données de fait? La philosophie ne peut jamais poser de manière radicale le problème de l'origine ou de l'essence de leurs rapports, parce qu'elle commence par se donner ceux-ci dans leur factualité historico-culturelle, comme une donnée de départ incontournable, et qu'elle se contente, par tout un système d'opérations, de les réfléchir, de les redoubler, à quelques nuances ou différences près, dans un supplément de sens et de vérité, de décision philosophiques. Elle passe un compromis avec les formations éthico-techno-scientifiques de fait qui lui sont nécessaires pour sa réflexion et son élaboration circulaires. De là l'incapacité où elle est de réellement transformer l'éthique par la science et la science par l'éthique. Dans la réalité mondaine ou transcendante, il est vrai que technique, science et éthique sont étroitement imbriquées, ambiguës – indécidables en général. Mais conclure de l'indécidabilité de leur intrication à celle de leurs essences est un geste peut-être infondé du point de vue de la science, bien qu'il soit fondé du point de vue de la philosophie. Une éthique *pour* la science, et la science contemporaine, cela existe toujours – malheureusement, serait-on tenté de dire – mais a-t-on le droit d'élever à l'état d'essence cette relation et en général tous les phénomènes de détermination réciproque? Ce droit est la philosophie elle-même. Mais pourquoi serait-ce celui de la science?

Ainsi nous éliminons deux solutions. La solution purement éthique: l'éthique comme inversion de la techno-science, comme transcendance radicale qui ne s'exemplifie ou ne se manifeste dans aucune connexion technologique. Ensuite la solution technologique qui fait tomber les prescriptions éthiques dans la connexion des moyens et des fins, de la matière et de la forme, etc. Ces deux solutions extrêmes – avec tous les degrés intermédiaires – travaillent en dernière instance pour la philosophie, et celle-ci, il faut s'en persuader, ne respecte ni la rigueur scientifique ni la rigueur éthique. Ces deux solutions dessinent les bornes extrêmes de ce que nous appelons l'*étho-techno-logie*. L'étho-techno-logie n'est ni l'éthique ni la technologie ou la technoscience seules et séparées, elle est l'une et l'autre lorsqu'elles sont prises dans un deve-

nir englobant ou collectif qui les ajointe, les associe ou les rend connexes; qui mélange ou rend indécidables – à des degrés divers – l'altérité éthique et l'immanence des connexions technologiques.

La loi interne de l'étho-techno-logie est celle-ci: entre un phénomène apparemment éthique et un phénomène apparemment techno-logique, il y a toujours au moins une relation virtuelle, un voisinage qui peut être actualisé, un rapport divisé qui peut être repensé par la philosophie. Ou encore: il y a toujours une interprétation technologique possible d'un phénomène éthique, et une interprétation éthique possible d'un phénomène technologique. Ou encore: un phénomène éthique représente un phénomène technologique pour un autre phénomène éthique – l'un représente l'autre qui se déguise dans le premier et donne lieu à la causalité du symptôme ou du masque.

Autrement dit, la matrice de l'étho-techno-logie est la *Différence étho-techno-logique*; le Différend, indécidable à des degrés divers, mais conflictuel toujours, de l'éthique et de la technologie. Quelle est l'instance qui émerge de cette lutte et qui règne sur les combattants eux-mêmes ? Leur Différence, leur Différend, leur Combat lui-même – la philosophie elle-même, on l'a dit. Par étho-techno-logie, nous désignons le devenir technologique, donc le devenir étho-logique de l'éthique. Etho-logique parce que quasi-naturel, naturel au sens où la technologie reconstitue une nature artificielle. Mais nous entendons aussi de manière complémentaire le devenir éthique de la technologie, au sens où celle-ci se met à sécréter un semblant, une apparence objective d'éthique nouvelle, apparence ou illusion qui n'est pas une erreur, qui est efficace et indestructible. Ces deux devenirs pris ensemble forment le devenir philosophique de l'éthique et de la technologie; celles-ci s'imprègnent – comme on le voit chaque jour – d'une dimension et d'une efficace philosophantes. Inversement elles font advenir la philosophie à son essence.

Telle est la première source de l'éthique en régime techno-logique intense: sa source – et son devenir – étho-techno-logique, par laquelle elle est condamnée, à plus ou moins long terme, et avec elle la responsabilité, la valeur, le choix, la norme, etc., à devenir immanente aux connexions du système, multiple et disséminée comme ces connexions elles-mêmes. Condamnée à perdre de sa hauteur et de sa transcendance, à adoucir sa catégoricité dans les stratégies technologiques. Et ceci sans contradiction: il faudrait décrire longuement – on ne le fera pas ici – comment fusionnent sans contradiction, par la magie d'une guerre permanente et douce, l'efficace de l'impératif catégorique et l'efficace de l'impératif technique, comment ils se *représentent* l'un l'autre pour l'autre, conjuguant l'absoluité catégorique du devoir et la conditionnante de la technique, mais se conjuguant par tout un jeu de déplacements et de condensations, d'identifications et d'alternatives. Comment cette fusion, longue comme l'histoire elle-même, ne détruit que les formes inférieures les plus réifiées de la transcendance ou de l'éthique, et les formes les plus grossières et les plus violentes de la technique; comment ce qui fusionne de la manière alternante et successive que nous avons dite,

c'est finalement l'essence de l'éthique et l'essence du technologique qui sont sauvées de leurs formes les plus représentatives et réconciliées par leur guerre commune qui s'appelle la Différence étho-techno-logique.

Quelle est alors l'autre et seconde source de l'éthique? S'agit-il de fonder l'éthique? Oui. Mais à condition de ne pas alors substituer l'hétéronomie à l'autonomie et risquer de soumettre l'éthique à autre chose, de soumettre le devoir-être à l'être. En réalité ce sont les éthiques philosophiques – éthotechnologiques – qui veulent fonder l'autonomie éthique, celle de l'Autre, de manière éthiquement hétéronome, c'est-à-dire par un fondement de type philosophique et à son profit. Il faudra donc distinguer deux types hétérogènes de fondation. S'agit-il aussi de se donner la transcendance radicale de l'Autre comme ce qui défait tout pouvoir ontologique ou philosophique? Ici aussi il faut répondre oui. Mais à condition de ne pas fonder subrepticement l'Autre et l'éthique sur une tradition non plus ontologique mais socio-religieuse transcendante et admise comme telle. C'est pourquoi, à condition de pouvoir montrer que la science est sujet, et le sujet le plus radical ou le plus immanent, le plus dépourvu de transcendance, seule une fondation de l'éthique dans la science respectera son autonomie, c'est-à-dire la forme de transcendance qui lui est de toute façon nécessaire et qu'il faut «garder». Comme précédemment nous nous étions proposés de distinguer deux types de fondation, il faudra distinguer deux types de transcendance et ne pas réduire nécessairement celle de l'éthique à celle de l'ontologie et encore moins à celle du religieux. Répétons-le: ces confusions «unitaires», voulues par la philosophie, programment en réalité la ruine technologique de l'éthique. Par exemple, l'autofondation rationnelle, à la kantienne, est, elle aussi, à long terme, un phénomène étho-techno-logique; elle est emportée par la pulsion technologique, de même que le Devoir-être finit par être reconnu comme un mode de la Différence ontologique ou étho-technologique. La philosophie *et* la technologie ensemble triomphent toujours comme telles ou s'affirment dans leur essence sur leurs formes historiques locales, et l'autofondation rationnelle de la Loi morale est un simple mode de la Décision philosophique.

Les conditions du problème sont claires: la transcendance de l'éthique, celle qu'est l'Autre, et qui doit être de toute façon conservée et même protégée contre la philosophie, ne doit plus être redoublée vicieusement dans ou par une opération philosophique supplémentaire, c'est-à-dire par une transcendance de type ontologico-philosophique (la raison, par exemple), ou de type religieux (Dieu, le visage de l'Autre). Elle doit se fonder au contraire dans une immanence radicale dépourvue pour son compte de toute transcendance. La Loi morale kantienne est la transcendance éthique, mais redoublée vicieusement de la transcendance rationnelle; l'éthique devient alors un mode de l'auto-position ontologique et ne peut que sombrer dans les avatars de l'étho-techno-logie. De même l'Autre de l'éthique judaïque, à la manière de Levinas, quoique déjà plus pur, repose malgré tout encore sur l'extériorité impensée d'une tradition religieuse, et sur la tradition grecque dont elle a

besoin pour l'inverser ou la renverser. Comment dégager, de ces doublures ontologiques et religieuses, le noyau réel et spécifique, absolument autonome, de l'éthique, sinon par la méthode d'une rigoureuse description immanente, qui décrira les données phénoménales ultimes, c'est-à-dire la *réalité* – et non la simple possibilité – de l'éthique? Une telle méthode caractérisée par la rigueur sans faille de son immanence et par son réalisme, ne peut être que la science elle-même. Ce ne sera pas la philosophie dont nous savons qu'elle use, elle, plutôt ou d'abord de la transcendance (par exemple, ici, celle du «fait rationnel», de la «réalité objective», de la «Loi morale», etc.) et qu'elle déduit le réel de l'idéalité plutôt que l'inverse. De plus, si cette immanence doit être radicale et *donc* fondative, elle ne peut être davantage celle du Cosmos ou d'une proto-nature se consommant en post-histoire: mais celle de la science qui connaît ce cosmos-là. L'immanence radicale n'est pas dans le corrélat ou l'objet de la techno-science, mais dans la posture même de la techno-science.

La Différence étho-technologique n'est donc faite ni pour la science ni pour l'homme, mais pour l'Être, l'Histoire, la Raison, la Technologie, et donc pour le philosophe comme maître de ces généralités transcendantes. L'autre source signifierait une éthique pour l'homme, plus exactement: par l'homme; fondée en lui comme sujet fini (de) la science. Les éthiques philosophiques sont des «formulations» ou des «formules» (Kant) de l'éthique, mais qui prétendent en plus – même celle de Kant qui voit pourtant le danger – transformer celle-ci ou la faire advenir. Au lieu de se contenter de décrire rigoureusement sa réalité pour et par l'homme en sa finitude, elles transforment l'éthique en objet philosophique et lui impriment la téléologie pratique propre à la philosophie, qui superpose à l'éthique ses fins propres, dont on sait qu'elles ne sont pas éthiques, mais dirais-je volontiers, méta-éthiques ou bien sur-éthiques. Elles font de l'éthique une *représentation* qui de nouveau excède l'homme le plus fini – celui de la science – et tente de s'imposer à lui – avec tout le cortège des obligations transcendantes en vue de transformer son essence, alors que le fondement absolu de l'éthique, sa non-téléologie, serait le respect intégral de l'essence de l'homme. Et elle ne pourrait respecter cette essence que parce qu'elle se fonderait directement en celle-ci.

Ayant suspendu la philosophie, ou la fondation unitaire et de l'éthique et de la science dans une Décision philosophique, l'autre source, autre qu'étho-techno-logique, de l'éthique, ne peut être que la science. Moins par les connaissances locales transcendantes qu'elle produit et les investissements technologiques nouveaux du corps humain qu'elle rend possibles – c'est là toujours la sphère de l'étho-techno-logie – que par sa posture d'immanence à l'égard du réel, *donc* par sa capacité à fonder en rigueur et en réalité l'éthique, à la place – une autre place – de la philosophie, celle-ci n'étant donc qu'une source à côté d'une autre. La science peut-elle être, objectera-t-on, autre chose qu'un fait rationnel ou un ensemble de faits transcendants qui doivent être repensés à leur tour par une philosophie? ou bien est-elle suffisamment autonome pour être critère de soi, critère immanent ou transcendantal,

guide transcendantal de sa propre description? Au lieu de fabriquer une nouvelle éthique pour la science et de rester ainsi soumis à l'éthotechnologie, qui englobe tous les aménagements, ajustements, résistances ou différences apportés aux technologies et aux éthiques, on irait ici chercher dans l'unité radicale de l'homme et de la science la fondation non-éthologique de l'éthique; probablement aussi les raisons de transformer les éthotechnologiques en fonction de l'homme comme sujet (de) la science.

Comme Kant l'exigeait, il s'agit moins d'élaborer une nouvelle éthique que de donner la description rigoureuse de l'état-de-chose phénoménal qui est au fondement ultime de l'éthique réelle, de manifester la réalité autant et plus que la possibilité de celle-ci. Toutefois pour nous le donné phénoménal de l'éthique n'est plus le fait rationnel du jugement moral commun – c'est là encore un *faktum rationis*, donc un objet philosophique ou éthotechnologique transcendant encore par rapport à l'essence de l'homme. Nous cherchons une expérience de l'homme autre et plus immanente que la philosophique. On suggérera tout à l'heure que l'essence de l'homme se découvre – et se découvre à elle-même – dans les strictes limites où il est sujet (de) la science – pas son objet, bien entendu, mais son sujet et pas n'importe quel sujet, en tout cas pas un sujet de type philosophique. Le sujet ne peut plus être éprouvé en mode philosophique ou éthotechnologique: qu'est-ce qui distingue alors le sujet (de) la science et le sujet de la philosophie ?

La tâche est d'élaborer – si cela est possible – un concept non-philosophique, donc non-épistémologique, de la science; de montrer que les sciences dites «empiriques» par la philosophie sont aussi transcendantales à leur manière, c'est-à-dire suffisamment puissantes d'une part pour s'auto-décrire sans recourir aux opérations philosophiques et, d'autre part, pour que l'une d'elles puisse, inversement, constituer la philosophie en son objet sans par ailleurs la dégrader «empiriquement» ou la démembrer. Je ne peux entrer dans le détail de cette solution. J'en donnerai seulement le principe. Pour ce faire, on peut comparer les deux équations fondatrices l'une de la métaphysique, l'autre de la science, équations toutes deux «réelles» ou «transcendantales»: 1) logos = être, penser = réel (la métaphysique); 2) sciences (s) = réel (la science). Je suggérerai simplement que, dans l'une et dans l'autre, l'Identité et la Division, l'Un et la Dyade qui les constituent, ne se répartissent pas de la même manière et changent même de nature. Dans l'équation philosophique, l'Identité et la Division se déterminent réciproquement, se réfléchissent et s'affectent l'une l'autre. Dans l'équation scientifique, elles s'ordonnent dans un ordre non circulaire mais linéaire et irréversible, la Dyade succédant à l'Un mais ne déterminant pas en retour l'Un. L'Identité au fondement de la science est donc une Identité-sans-scission-ni-identification; le *réel* que postule transcendantalement la science est radicalement immanent (à) lui-même, dépourvu de toute transcendance ou néant, de toute décision et position. Cet Un sans identification et vécu comme tel est à la fois l'homme et le fondement absolu de la science dans leur

unité radicale. Corrélativement la représentation scientifique est une dualité, sinon une Dyade, mais absolument primitive, non obtenue par scission et non susceptible d'identification; la représentation scientifique du réel ne dérive pas de celui-ci ni ne contribue à le constituer, mais elle est fondée transcendentale en lui, dans «l'Un non-thétique». C'est la théorie de la science comme *reflet non-thétique (du) réel*, reflet non-spéculaire, descriptif en dernière instance et non constitutif du réel. Sur cette base on dégagerait les principales données phénoménales, les données immanentes absolues qui font l'essence de la science et qui en font une authentique pensée, un paradigme de pensée plus simple et plus originaire que le philosophique. En effet, la science prouve d'elle-même sa réalité, elle est *index sui* ou critère transcendantal – ici rigoureusement immanent – de sa propre réalité. Elle est capable de se décrire elle-même sans passer par les opérations philosophiques, même si elle recourt à la terminologie philosophique.

Cette auto-description immanente est elle-même une science, mais transcendantale par excellence parce qu'elle dégage les structures transcendantales auxquelles participent toutes les sciences dites «empiriques». Seule une telle science, plus primitive et plus puissante que la philosophie, peut d'ailleurs prendre celle-ci pour son objet donné ou «empirique», distinguer entre le Principe de philosophie suffisante ou la prétention de la philosophie à déterminer le réel, qu'elle inhibe ou suspend, et la Décision philosophique qu'elle peut alors décrire – décrire et non constituer – dans ses données phénoménales ultimes, celles par lesquelles une telle Décision accède à l'état d'*objet scientifique* et est reçue par l'homme comme sujet (de) la science. A plus forte raison une science rigoureuse des états de chose éthiques doit être possible sur la base de l'homme comme sujet fini de la science.

Une science de l'éthique ainsi rigoureusement fondée procure de son objet une généalogie *réelle*, ou dans les strictes limites de ce que peut *décrire* la science; ce n'est pas une généalogie constitutive de l'*effectivité* empirique et/ou philosophique de l'éthique. La science se donne l'objet «philosophie» ou «éthique», elle ne le transforme pas ni n'intervient en lui. Donc deux sources, deux devenirs de l'éthique. Il y a sa transformation éthotechnologique, effective ou unitaire dans les limites de la philosophie et de la technologie réunies, nous en avons esquissé le sens. Mais il y a sa transformation extra-technologique ou réelle depuis et par la science, un devenir, d'un tout autre type que le philosophique. N'importe quel phénomène, biotechnique par exemple, doit être analysé selon ces deux dimensions hétérogènes, en un sens sans commune mesure, sinon que la seconde transforme la première qu'elle prend pour matériau – on va y revenir. Il s'agit d'éviter les *auto*-interprétations éthotechno-logiques, donc unitaires, encore ontologiques, de ces phénomènes, en les rapportant au contraire à l'instance hétéronome de la science ou de l'homme, mais instance de l'autonomie radicale.

La seconde transformation porte sur la première, selon le principe qu'une pensée vraie est meilleure que la meilleure éthique.

Les valeurs, les normes, les prescriptions, sont transformées ici par le moyen de la description des états-de-chose réels qui sont à leur fondement, par exemple ceux de la transcendance éthique ou non ontologique. Elles sont alors utilisées paradoxalement pour décrire, sans prétendre aussi les constituer, ces états-de-chose. C'est là ce que j'appelle une transformation réelle. Sur son mécanisme précis, impossible de dire moi que ce soit ici. En revanche, on peut en préciser le sens: il s'agit de faire un usage non éthique de l'éthique. Je veux dire par là: non pas anti-éthique, car seule la philosophie, pas la science, peut comprendre un moment anti-éthique; mais *non-éthotechnologique*, donc un usage réellement éthique, mais à base ou fondement scientifique, de l'étho-technologie.

Cet usage n'est guère apparent. Mais la source radicale de l'éthique est dans la posture scientifique elle-même, dont la soumission descriptive au réel se distingue d'emblée de la volonté constitutive et transformatrice de la philosophie. Mais ce refus ou cette critique de l'activisme éthotechnologique ne signifie pas une passivité ou une inertie, au contraire. La posture scientifique seule peut fonder la transcendance réelle de l'obligation et la substituer aux obligations transcendantes. Elle seule peut délivrer l'homme des buts extérieurs de la philosophie. L'éthique n'est pas faite pour transformer l'homme – c'est là l'illusion éthotech-nologique – mais pour transformer d'une manière non-technologique cette fois-ci, ce qui prétendait transformer technologiquement l'homme, non pour mettre la technologie au service, non pas de nouveaux buts philosophiques, mais de la seule essence de l'homme. L'éthique n'a ni fin ni moyen technologiques, elle transforme pourtant l'éthotechnologie, transformation réelle, non illusoire ou aliénante, en en faisant un simple «reflet» fidèle, ou non-thétique (de) la réalité de l'homme, celui-ci étant considéré non pas dans les buts transcendants qu'il peut assurer dans le monde, ou dans la philosophie, mais dans son essence; comme simple sujet (de) la science. Il va sans dire que, définie de cette manière, la source radicale de l'éthique, pour être simplement humaine et pour faire de l'homme ce qui révèle le noyau réel de toute transcendance, n'est pas anthropologique ou humaniste. L'anthropologie est un mode déficient de l'ontologie, donc de l'éthotechnologie et de sa volonté de transformer l'essence de l'homme. Par rapport à la source la plus radicale de l'éthique, l'anthropologie, comme la philosophie d'ailleurs, est donc plutôt immorale. J'appelle immorale une pensée qui prétend transformer l'essence de l'homme et, bien entendu, je dois y mettre la philosophie...